

Macbeth en épure

THÉÂTRE

Joëlle Richard stylise Shakespeare au 2.21, sur le thème exacerbé de la folie du pouvoir. Critique.

L'exercice est délicat, voire téméraire: réduire une grande pièce aussi complexe que *Macbeth* aux dimensions d'un format «de poche». Et pourtant la première mise en scène professionnelle de Joëlle Richard propose une vision à la fois incisive et cohérente de l'ouvrage de Shakespeare. On «oublie» d'ailleurs celui-ci pour juger de la seule chose, comme on «oublie» les adaptations multiples qui en ont été tirées, à commencer par celles d'Orson Welles ou du Footsbarn Theatre qui fit escale à Lausanne dans les années 70, typique des tentatives de «théâtre total» de l'époque.

A la profusion expressionniste de ces deux versions, Joëlle Richard oppose une vision émincée et focalisée sur le couple protagoniste lancé dans la spirale du mal. Ce n'est donc pas «tout» *Macbeth* qu'on voit ici, ni non plus un *digest* de la pièce, mais une version signifiante en soi, très proche de nous par sa nouvelle traduction, avec des moments fulgurants et des faiblesses aussi.

Le pari de stylisation joue sur les multiples registres de la scénographie très dépouillée, sur



Ariane Moret incarne une Lady Macbeth à la beauté insidieuse.

fond de bandes de tissus noir-blanc (Béatrice Lipp). Les comédiens évoluent pieds nus dans des costumes noirs évoquant les arts martiaux (Priscilla Bevilacqua), où seul se distingue le blanc à rehauts d'argent des vêtements royaux, apparemment au-dessus de tout soupçon sanglant. Le rouge du sang flamboie, en reflets sur un corps nu, durant le seul monologue annonçant le délire et la déroute de Lady Macbeth, tout le reste passant par les mots de Shakespeare, revisités

par Joëlle Richard. Elle en actualise les dialogues avec un naturel et une justesse appréciables. Les «tirades» fameuses y sont évidemment, mais jamais déclamées ni tournées non plus en dérision.

Humour fou

Une espèce d'humour fou traverse cependant la représentation, notamment modulé par le *Macbeth* ondoyant et sardonique de Michel Voïta, superbe dans l'oscillation du personnage entre les extrêmes du scrupule moral et de la dévastatrice affirmation de soi. Non moins inquiétante est d'ailleurs la Lady Macbeth d'Ariane Moret, d'une beauté insidieuse et glaçante et dont les pas de deux avec Voïta font culminer la représentation. Bien découpée dans son récit, plus hésitante dans ses articulations «épiques», celle-ci est également bien servie par les quatre nobles amis-ennemis de *Macbeth* (Thierry Jorand, Jean-Marie Daumas, Luca Secrest et Vincent Kucholl) qui triomphent finalement d'un monstre plus intéressant qu'eux, dont la folie vertigineuse nous confronte aux grands fonds de la nature humaine.

JEAN-LOUIS KUFFER

Lausanne, Théâtre 2.21, *Macbeth*, jusqu'au 30 septembre. Ma-ve-sa 20 h 30; me-je, 19 h. Di 18 h. Rés.: 021 311 65 14.